

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									<input checked="" type="checkbox"/>		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LE GRAND VAINCU

PREMIERE PARTIE — L'ARRIVÉE.

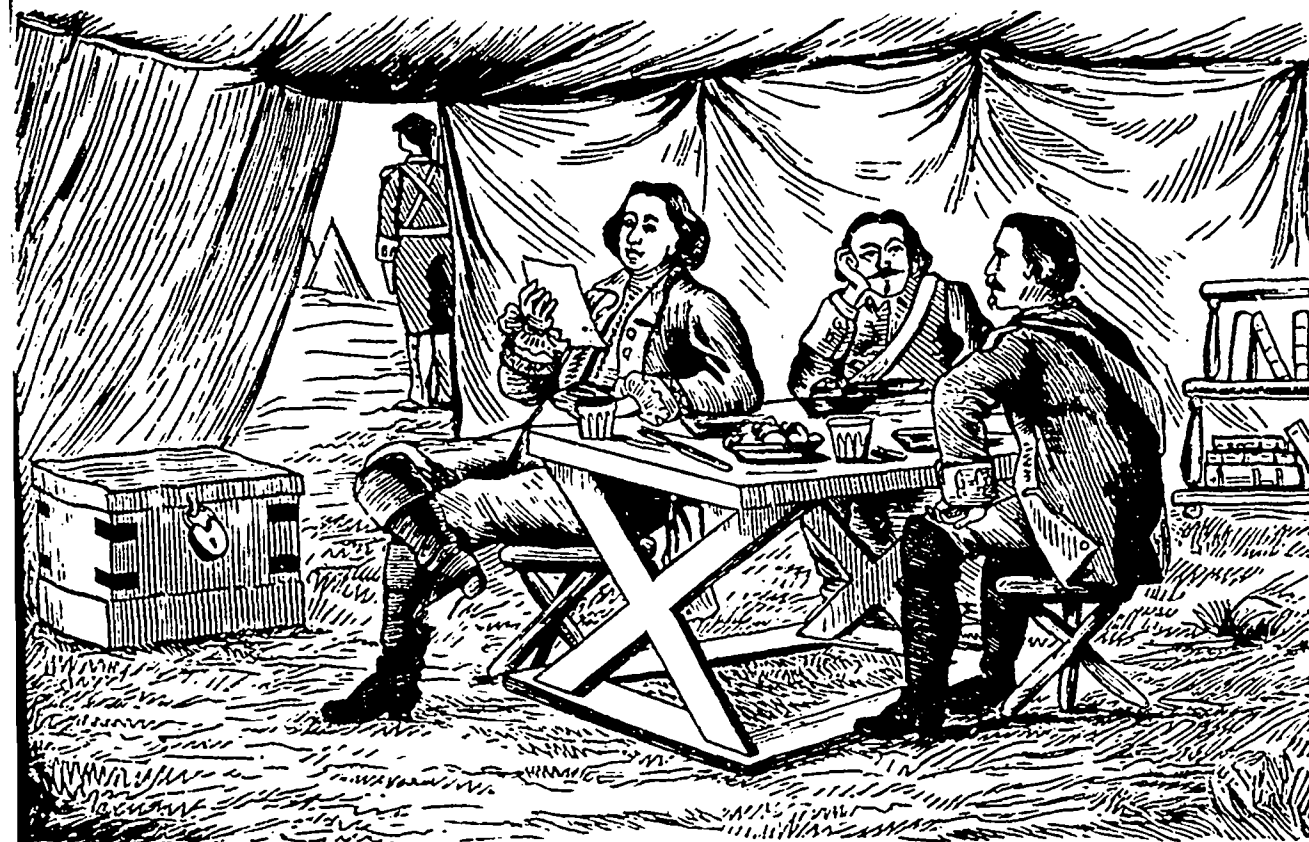
V.—LE CAMP DE M. DE MONTCALM.—(Suite.)

Puis, s'adressant de nouveau au chasseur de bisons :

— Quels sont ces deux jeunes gens ? demanda-t-il, et il désigna du regard Saint-Proux et d'Arramonde.

sion émue, attendrie, se peignit sur sa physionomie si mobile, et son regard devenu rêveur se porta dans la direction de cette patrie bien-aimée pour laquelle il combattait en héros, de cette patrie qu'il ne devait plus revoir, hélas ! et où il avait laissé les plus chers objets de sa tendresse.

— De France ! répéta-t-il encore en reprenant soudain le ton



Retournons en France, alors ! dit d'Arramonde en s'adressant à Saint-Proux.

Ceux-ci s'étaient levés, dès qu'ils avaient compris que cet air aux manières si simples et si bienveillantes était le marquis de Montcalm.

David répondit :

— Ce sont deux Français que M. de Frontenac a prié l'Aigle de conduire à votre camp, monsieur le marquis.

— Ah ! vous venez de Québec, messieurs ? dit Montcalm en s'approchant des deux gentilshommes.

— Non, mon général, nous venons de France, répliqua Saint-Proux qui s'inclina respectueusement.

— De France ! répéta le marquis de Montcalm.

Et aussitôt il tourna instinctivement la tête. une expres

vif et animé qui lui était habituel. Comment êtes-vous venus ? Vous deviez avoir une flotte puissante pour forcer l'entrée du Saint-Laurent. Avez-vous brûlé quelques croiseurs anglais ? Nous apportez-vous enfin des secours, des hommes, des vivres, de la poudre ?

— Nous sommes venus seuls, mon général, répondit Saint-Proux, sur un brick que les ennemis ont été bien près de prendre, mais que le courage de quelques bons matelots a su défendre. Je ne vous apporte, hélas ! d'autre secours que mon épée. Je suis aussi chargé pour vous d'une lettre de M. le Maréchal de Belle-Isle, mon parent.

— Entrez ici, messieurs, dit M. de Montcalm en prenant les

dérants et en soulevant lui-même le pan de toile qui formait l'entrée de sa tente. Je serai heureux de causer avec vous de notre cher pays. Je vous demande seulement cinq minutes : le temps de donner le mot d'ordre à M. de Bourlamaque.

VI

UN DUEL D'UN NOUVEAU GENRE.

Tandis que M. de Montcalm échangeait quelques paroles avec l'un des officiers qui l'accompagnaient dans sa visite à travers le camp, les deux gentilshommes français pénétraient sous sa tente dont l'austère simplicité les frappa vivement.

Un petit lit de camp, un coffre contenant quelques effets, une table sur laquelle un soldat venait de déposer un modeste souper servi dans une assiette en terre, quelques escabeaux faits de racine d'érable, curieusement sculptés et qui avaient sans doute été offerts au général français par ses amis les Indiens, composaient tout le mobilier.

Autour du poteau que soutenait la tente, plusieurs tablettes avaient été placées et sur ces tablettes reposaient quelques livres.

L'un de ces livres gisait ouvert sur la table. Saint-Preux s'approcha et vit, non sans surprise, que le général occupait ses loisirs à lire Plutarque dans le texte grec.

A ce moment, le marquis de Montcalm entra.

— Je vous demande la permission de souper, messieurs, dit-il en venant s'asseoir en face de la table. En campagne, voyez-vous, il faut s'habituer à manger et à dormir lorsqu'on a un instant devant soi, car l'ennemi se fait toujours un malin plaisir de vous déranger dans ces importantes occupations... Voyons, asseyez-vous près de moi. Vous avez, n'avez-vous dit, à me remettre une lettre de M. de Belle-Isle...

— La voici, mon général, dit Saint-Preux en tirant de sa poche une large enveloppe qu'il tendit à M. de Montcalm.

Le général fit sauter l'enveloppe, étendit la lettre devant lui et, tout en soupant rapidement, la lut pardessus son assiette.

Cette lettre était ainsi conçue :

« J'ai reçu, monsieur, votre dépêche du 20 janvier dernier et je répondrai prochainement aux divers points qu'elle traite. Ainsi que je vous l'ai déjà fait connaître, le roi désire conserver à tout prix un pied dans l'Amérique septentrionale. Il compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté dont vous lui avez déjà donné de si belles preuves, et il espère que vous saurez communiquer les mêmes sentiments aux officiers principaux et aux troupes qui sont sous vos ordres.

« Je regrette de ne pouvoir vous envoyer tous les secours que vous me demandez. L'état des finances du roi ne lui permet pas de faire de nouveaux sacrifices. D'ailleurs la mer est aux Anglais et les troupes que je vous enverrais risqueraient d'être détruites avant d'aborder au Canada. J'espère pourtant vous adresser le mois prochain quelques hommes et quelques vivres. Le capitaine Canon, fameux corsaire de Dunkerque, m'a affirmé qu'il saurait les conduire à travers les croiseurs anglais.

« J'arrive à l'objet principal de ma lettre. Elle vous sera remise par mon neveu Gaston de Saint-Preux, auquel je viens d'accorder un brevet d'officier. Étant de garde au château de Versailles, il a été provoqué par une sorte d'étourdi venu du foud de sa province pour voir le roi et qui voulait passer à toute force, malgré la consigne. Ils ont croisés l'épée, je les ai fait enfermer à la Bastille ; mais l'air de la prison, loin de les calmer, n'a fait qu'exaspérer leur animosité. J'ai ordonné à mon neveu de partir pour

votre armée. Aussitôt, son adversaire a déclaré qu'il voulait le suivre, et que, puisque je les empêchais de se battre en France, ils sauraient bien se retrouver au Canada.

« J'espère que la traversée aura fait réfléchir ces jeunes fous et qu'ils auront renoué à leur projet. S'il en était autrement, j'ai compte sur vous pour arranger cette affaire. Peut-être trouverez-vous en eux l'étoffe de deux bons officiers. Saint-Preux est réfléchi, calme, opiniâtre. Quand à l'autre, qui se nomme, je crois, Jean d'Arramonde, c'est un cerveau quelque peu échauffé par votre beau soleil de la Gascogne. Vous pourrez lui confier une expédition aventureuse, et s'il met autant d'entrain à forcer les lignes anglaises que la grille du château de Sa Majesté, vous n'aurez, je crois, qu'à vous louer de ses services.

« Je vous souhaite, monsieur, une parfaite santé ; je ne suis point en peine du reste. Soyez assuré aussi de tous les sentiments que j'ai pour vous et du désir que j'ai d'être à portée de vous en donner des marques.

« MARÉCHAL DE BELLE-ISLE. »

Le marquis de Montcalm, qui avait lu le commencement de la lettre avec une sérieuse attention, ne put, arrivé aux dernières lignes, réprimer un sourire d'étonnement.

Il regarda tour à tour Saint-Preux et d'Arramonde sans parler, puis il plaça son menton dans la paume de sa main et réfléchit encore quelques secondes.

Pendant ce temps, le gentilhomme béarnais semblait avoir peine à contenir son impatience. Il s'agitait sur son siège, suivant du regard tous les mouvements du général français et trouvant qu'il tardait bien à se décider.

— D'Arramonde, d'Arramonde, murmura enfin M. de Montcalm en relevant la tête... Mais il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

— C'est celui d'une famille du Béarn, mon général, d'une famille de bons gentilshommes, j'ose le dire, d'une famille qui...

— Attendez donc ! interrompit le marquis de Montcalm... Mais, en effet, je me rappelle parfaitement qu'étant enfant — j'avais peut-être douze ans — je vis un jour dans notre château de Candiac un grand vieillard qui se nommait le marquis d'Arramonde et pour lequel mon père avait une profonde estime. Ce bon vieillard, dont il me semble encore voir la longue moustache grise et la figure martiale, s'amusait à me faire chevaucher sur sa grande épée... Je me souviens encore qu'il avait vivement frappé mon imagination d'enfant en me montrant, à souper, une coupe en argent dont il faisait usage et où, prétendait-il, son grand-père avait fait boire au roi Henri son premier verre de bordeaux.

— De jurançon, monsieur le marquis, c'était du jurançon ! s'écria Jean d'Arramonde qui, à ces mots, avait tressailli comme un bon cheval de guerre qui entend le son de la trompette... Ah ! mon général, poursuivit-il, vous venez de rappeler le plus beau souvenir de notre famille ! C'est à la suite de ce fait mémorable que mon trisaïeul, Pierre d'Arramonde, a été autorisé par le roi à ajouter à ses armes cette devise : « Ex fortibus fortes ! »

— Ainsi, messieurs, reprit M. de Montcalm en jetant les yeux sur la lettre du maréchal de Belle-Isle, vous avez fait quinze cents lieues pour venir vous battre au Canada ?...

— Oui, mon général, fit d'Arramonde en relevant la tête d'un air triomphant, et je vous supplie de vouloir bien nous désigner de quelle façon nous devons vider cette querelle. Ne pourrions-nous pas nous battre immédiatement, à l'épée ?... J'ai remarqué près d'ici une petite clairière où l'on serait à merveille... Vous

commanderiez à une vingtaine de vos soldats de tenir des torches autour de nous...

— Cela serait, en effet, du dernier galand, répliqua M. de Montcalm dont la physionomie fine et expressive s'anima d'un sourire un peu ironique. Cela rappellerait le temps où l'on se battait à Paris à la clarté des reverbères... Mais, voyez-vous, mes soldats ont eu aujourd'hui une rude journée, et je ne les réveillerai certainement pas pour leur faire porter des lanternes...

— Eh ! demain matin, aux premières lueurs du jour...

Le marquis de Montcalm prit une feuille de papier qu'il couvrit de quelques lignes rapides, puis, la tendit à d'Arramonde :

— Monsieur, lui dit-il, je désire vous donner un témoignage d'estime en souvenir de l'amitié qui unissait votre grand-père à mon père vénéré. En vertu des pouvoirs que le roi m'a conférés, je vous nomme officier dans un régiment de volontaires canadiens que je viens de former.

— Monsieur le marquis ! s'écria Jean d'Arramonde stupéfait.

— Ne me remerciez pas... attendez. Je vous prévins, en outre, que j'interdis absolument le duel entre les officiers de mon armée.

— Mon général !... protesta de nouveau d'Arramonde.

— Et comme M. de Saint-Preux et vous êtes maintenant égaux, si vous mettez l'épée à la main l'un contre l'autre, je vous fais enfermer dans un fort jusqu'à la fin de la campagne.

— Mon général, je ne puis accepter !... exclama d'Arramonde qui, fort animé, prit sa commission d'officier entre le pouce et l'index comme s'il allait la déchirer.

— Monsieur, poursuivit imperturbablement le marquis de Montcalm qui, malgré l'air sévère qu'il essayait de prendre, avait grand-peine à tenir son sérieux devant la figure décontenancée du gentilhomme béarnais, monsieur, donnez votre démission, déchirez votre brevet si cela vous plaît. Mais alors vous redevenez simple gentilhomme et, comme je ne souffre pas la présence de civils à mon camp, je vous prie aussitôt de retourner à Québec et je vous prévins, en outre, que si vous provoquez M. de Saint-Preux je vous fais condamner par le conseil de guerre comme ayant insulté un officier de Sa Majesté ; nos lois sont très-sévères sur ce point.

— Eh bien ! monsieur, retournons en France, alors ! s'écria d'Arramonde en s'adressant à Saint-Preux d'un air désespéré.

— Ceux qui excitent un officier à désertir sont punis de cinq ans de fers, observa froidement le marquis de Montcalm.

— Mais, mon général, il faut que je revienne à Versailles, que je me présente au roi, que je parle ensuite pour l'armée d'Allemagne où l'on m'attend !... Je suis touché de la marque d'estime que vous voulez bien me donner, — et en disant ces mots il grinçait presque des dents, — mais enfin je ne puis servir au Canada !

— Et vous vous imaginez que moi, général français, j'aurai dans mon camp le descendant de Pierre d'Arramonde, le petit-fils d'un des meilleurs amis de mon père, un jeune homme brave, intelligent, plein de fougue, d'ardeur, et que je le laisserai échapper, alors que chez nous les bons officiers sont si rares ?... Non, non, mon cher monsieur, vous resterez parmi nous. Vous êtes mon prisonnier, vous ne me quitterez pas !

M. de Montcalm, qui connaissait bien ses compatriotes, avait touché juste en s'adressant à la vanité du gentilhomme gascon.

Ébloui par des éloges qui caressaient si agréablement son amour-propre, Jean d'Arramonde ne fit plus que de faibles objec-

tions, puis finit par mettre son brevet d'officier dans la poche de son habit avec un soupir de résignation.

Mais alors Saint-Preux intervint :

— Mon général, dit-il, mon adversaire et moi avons juré à M. de Belle-Isle de respecter la décision que vous prendriez à notre égard. Permettez-moi de vous faire observer toutefois que nous sommes venus en ce pays pour terminer une affaire d'honneur et avec l'assurance formelle du maréchal que nous pourrions nous y battre librement.

— Messieurs, dit le marquis de Montcalm avec animation, il me semble en vérité, que je rêve !... Peut-être le long séjour que je viens de faire parmi les sauvages ne me permet-il plus de bien juger ce que vous appelez « honneur » là-bas, en France, mais ce que je puis vous déclarer, c'est que vous ne vous battez pas.

« Si encore il y avait entre vous une haine mortelle causée par quelque grave offense.... Mais non, vous avez eu une discussion un peu vive, discussion où tous les torts me semblent être de votre côté, monsieur d'Arramonde ; vous vous êtes provoqués et vous avez oru que l'honneur exigeait une réparation par les armes... Et voilà pourquoi vous êtes ici ! Vous êtes venus trouver Montcalm, moins pour lui offrir votre épée, votre dévouement, que pour lui demander de vous aider à terminer votre misérable querelle !

« En vérité, messieurs, vous auriez mieux fait de rester en France, ou, si vous teniez tant à vous couper la gorge, il fallait aller en Italie ou en Allemagne. Ici on ne se bat que contre les ennemis du roi. Nous avons devant nous soixante mille Anglais et nous sommes six mille. Vous verrez dans mon camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de seize. On ne songe ici qu'à défendre la colonie ou à mourir. Et c'est ce moment que vous choisissez pour venir me faire perdre une heure de mon temps en me racontant que M. d'Arramonde et M. de Saint-Preux veulent recommencer les ridicules traditions des duels de la Régence !... nous ne sommes pas en France, ni à la cour du roi, messieurs. Vous avez maintenant l'honneur d'appartenir à une armée où, comme je viens de vous le dire, la vie de chaque homme en vaut dix. Vous avez devant vous un général en qui, si vous faites bien votre devoir, vous trouverez toujours un ami, je pourrais presque dire un père, — car mon armée est assez petite pour n'être qu'une grande famille, — mais qui se montrera inexorable si vous manquez à ses ordres. — Et maintenant, donnez-vous la main !... »

Ils hésitèrent un moment, puis restèrent immobiles. Ils avaient tous deux trop d'amour-propre pour consentir à la réconciliation que leur demandait le marquis de Montcalm.

Si d'Arramonde avait tendu la main à Saint-Preux, ce dernier n'eût probablement pas hésité à l'accepter et à oublier les paroles blessantes dont le gentilhomme béarnais l'avait publiquement outragé.

Mais nous savons que jamais un d'Arramonde ne donna la main à un adversaire avant le combat.

Et leur digne descendant tenait bon !

Le marquis de Montcalm fixa sur eux ses yeux vifs et perçants.

— Vous ne voulez pas vous réconcilier ? dit-il après un instant de silence. Eh bien ! je consens au duel.

— Ah ! mon général, s'écria d'Arramonde, vous me rendez la vie !

— Un instant... Vous acceptez d'avance les conditions que je vais vous fixer ?

— Nous les acceptons ! dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Vous le jurez ?

— Nous le jurons !

— Eh bien ! écoutez-moi... Demain matin, dès l'aube, je vous confierai à chacun une mission difficile où vous aurez bien mieux l'occasion de montrer votre courage que dans un duel ordinaire, car vous aurez devant vous dix adversaires au lieu d'un... Peut-être trouverez-vous l'un ou l'autre une mort glorieuse dans l'accomplissement de cette mission. En ce cas, celui qui reviendra sain et sauf sera considéré comme le vainqueur du duel. Si tous deux vous revenez vivants, la victoire sera à celui qui aura fait le plus de mal aux Anglais.

« Et maintenant, messieurs, dit Montcalm en se levant et sans laisser aux deux jeunes gens le loisir de discuter cette étrange décision, je vous ai dit que j'ai à m'occuper ici d'un détail immense... tout mon temps appartient à l'armée, et si je vous ai retenus si longtemps, c'est que je voulais témoigner quelques égards au petit-fils de l'ancien ami de ma famille et au parent de mon excellent ministre. Demain, au lever du jour, vous recevrez mes ordres par M. de Bourlamaque, qui vous dira en outre, en quelques mots, comment vous devrez vous conduire envers les sauvages et les Canadiens pour vous concilier leur confiance et leur amitié. Tâchez de bien dormir cette nuit, car, à partir de demain, vous serez obligés de demander au sommeil un crédit sans doute fort long... Au revoir, messieurs, je vous souhaite bonne chance ! »

— En vérité, pensa d'Arramonde en mettant le pied hors de la tente du général, il n'y a pas moyen de lui répondre, à ce diable d'homme ! Il fait de vous tout ce qu'il veut. Me voici officier de Canadiens, forcé d'entrer en campagne dès demain matin avec une escorte de Peaux-Rouges qui m'apprendront sans doute à scalper... car M. de Montcalm va évidemment nous demander au retour le nombre de chevelures que nous aurons prises à l'ennemi... Quand verrai-je le roi, maintenant ? Bah ! à la grâce de Dieu ! Après tout, l'honneur est sauf, et c'est tout ce qu'un d'Arramonde peut exiger.

Comme on le voit, un des côtés charmants du caractère du gentilhomme béarnais, c'était la facilité avec laquelle il acceptait les diverses situations où le jetait la fortune, une fois que, son opiniâtreté naturelle était vaincue, il reconnaissait qu'il ne lui servirait à rien de récriminer ni de se plaindre.

Le duel ordonné par M. de Montcalm était assez singulier, mais on était pas en France, et ce genre de combat était peut-être conforme aux mœurs de l'Amérique !

Et puis, quelles aventures étonnantes allaient peut-être lui advenir et quels beaux récits il pourrait en faire là-bas, au Béarn, alors que la grande distance lui permettrait d'y ajouter quelques-uns de ces traits pittoresques sans lesquels une narration gasconne serait dépourvue de charme et d'intérêt !

Cela ne valait-il pas mieux que d'aller servir, comme tout le monde, dans l'armée d'Allemagne ? D'autant plus qu'elle était toujours battue, cette pauvre armée d'Allemagne, tandis que M. de Montcalm avait été sans cesse victorieux. Ne devrait-on pas avoir plus de gloire et de profit à servir sous les ordres d'un si excellent général ?

Ce n'était pas avec cette philosophique résignation, mais avec un véritable enthousiasme, — contenu, il est vrai, dans les limites de sa nature froide et peu expansive, — que Saint-Preux avait accepté la décision de M. de Montcalm.

Il allait trouver dans ce duel original un stimulant pour son ambition et en même temps, peut-être, l'occasion de se couvrir d'une gloire qu'il ne devrait qu'à lui-même, car M. de Montcalm

allait sans doute lui confier le commandement d'une petite expédition dont il aurait seul la responsabilité en cas d'échec, et l'honneur en cas de victoire.

Ni l'un ni l'autre, il faut le dire, ne pensa à la fâcheuse hypothèse prévue par M. de Montcalm : le cas où l'un des deux laisserait sa vie dans la lutte.

Aucun songe sinistre ne troubla leur sommeil calme et profond. Saint-Preux rêva qu'il enfonçait à lui seul un carré anglais et l'exterminait tout entier de sa main, et d'Arramonde vit en songe tous les arbres du parc paternel ornés de chevelures levées sur l'ennemi ; au milieu de ces trophées se détachait triomphalement, sur le sommet d'un gros hêtre, — qu'elle inondait de ses boucles ruisselantes, — l'énorme perruque Louis XIV de messire Paterne.

VII

LE SECRET DE DAVID KERULAZ.

Dès que Saint-Preux et d'Arramonde furent sortis de la tente du général, ce dernier déploya vivement une carte annotée tout entière de sa main, approcha le flambeau et suivit attentivement du regard et du doigt les lignes tracées sur le parchemin.

Au bout de quelques instants, il appela un des soldats qui montaient la garde devant sa tente et lui ordonna d'aller chercher David Kerulaz.

Le chasseur de bisons attendait à quelques pas de là que M. de Montcalm voudrait bien lui accorder l'estretien qu'il lui avait promis. Il se présenta donc immédiatement devant le général.

— Mon brave David, dit M. de Montcalm, tu devras te tenir prêt à partir demain au lever du jour avec M. de Saint-Preux. Les Anglais se sont avancés du côté du fort Saint-Anne et il faut leur faire sentir que nous sommes là. M. de Saint-Preux se mettra en route à la tête d'une compagnie du Royal-Roussillon, avec ordre de reprendre le fort si les Anglais s'en sont rendus maîtres ou de le secourir s'ils ne font que l'attaquer. Je compte sur toi pour guider la petite expédition par le chemin le plus direct et pour aider au besoin M. de Saint-Preux de tes conseils.

— Je serai prêt à partir dès l'aube, monsieur le marquis, répondit le chasseur de bisons.

Mais en même temps il poussa un soupir et son visage prit une expression triste et inquiète qui n'échappa point à l'œil perçant de M. de Montcalm.

— Voyons, mon pauvre David, dit-il avec bonté, tu as quel que chose sur le cœur, n'est-ce pas ?

Le chasseur de bisons fit un signe affirmatif.

— Tu m'as demandé un instant d'entretien. Est-il en mon pouvoir de faire quelque chose pour toi ?

— Oui, monsieur le marquis, dit David avec effort.

— Eh bien ! parle, explique-toi. Tu sais que j'ai contracté une dette envers toi, David ; je n'ai pas oublié la façon dont tu as conduit nos Canadiens l'an dernier à la bataille de Carillon, ni les trente officiers anglais tombés sous les coups de ta carabine.

— Monsieur le marquis, dit David le Chasseur, je viens vous demander justice.

— Aurais-tu à te plaindre d'un de mes officiers ? interrogea vivement Montcalm.

— Non, mon général, il ne s'agit pas d'un des officiers de votre armée.

— De qui s'agit-il donc ?

David hésita un instant et tourmenta son bonnet de castor entre ses robustes mains.

— Mon général, dit-il enfin, vous savez que je devais me marier à Québec.

— Oui... eh bien ?

— Comment cette idée n-t-elle pu venir à un sauvage tel que moi, habitué à la vie des bois et des prairies?... Je l'ignore, et celui qui, il y a quelques mois, m'aurait dit que je renoncerais à la chasse aux bisons, aux martres et aux castors pour m'enfermer entre les murs d'une maison m'aurait certes bien surpris !

Il fit une pause, puis continua d'un ton plus bas :

— Je l'ai rencontrée par hasard un jour que j'étais allé au marché de Québec échanger mes peaux de castor contre de la poudre. Jusqu'alors, je crois que je n'avais jamais regardé un visage de femme... Enfin que vous dirai-je, monsieur le marquis ?...

— Eh ! mon pauvre ami, dit Montcalm en souriant, ne rougis pas comme cela... Nous avons tous passé par là, et vraiment, si cette jeune fille est digne de toi, je ne puis que te féliciter de la décision que tu as prise. Elle se nomme ?

— Marthe Dervieux.

— Son père ?

— Un fermier des environs de Sillery, près du Québec.

— Bien... mais je ne vois pas quel obstacle...

— J'ai un frère, monsieur le marquis.

— Après ?

— Ce frère n'a jamais eu de goût pour la vie d'aventures que je menais. Mon pauvre Pierre est aussi frère que je suis fort et vigoureux. J'ai essayé au commencement de l'emmener avec moi dans la prairie. Mais il n'a pu s'habituer à cette dure existence de chasseur. Il a reçu de l'instruction et sait mieux tenir une plume qu'un fusil. Il est entré dans les bureaux de l'intendant général.

— Ensuite ?

— Il y a dix jours, en arrivant chez le père Dervieux, je vis sa figure bouleversée. Marthe avait les yeux rouges. Assurément il était arrivé quelque malheur. Je restai un instant interdit, sans parler, les regardant tous deux.

« — Vous ne savez donc rien ? me demanda le vieux fermier en relevant sur moi son regard fixe et sévère.

« — Rien, répliquai-je ; que voulez-vous dire ?

« — Votre frère...

« — Eh bien ?

« — Il était à l'armée du lac Champlain avec M. Varin l'intendant ?

« — Oui.

« — Il est revenu ce matin.

« — En vérité ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Serait-il malade ? dis-je avec anxiété ; car l'expression du visage et de la voix du père Dervieux me remuait profondément.

« — Non, il n'est pas malade, il est... Vous savez que je connais le gardien de la prison de Québec ?

« — En effet, François Taboureau.

« — Eh bien ! c'est lui qui a reçu votre frère ce matin.

« — Mon frère en prison ! m'écriai-je en devenant pâle comme la mort ; mais c'est impossible ! Qu'a-t-il fait, le malheureux ? De quoi l'accuse-t-on ?

« — D'un vol, » dit rudement le fermier.

« Et comme je restait anéanti sur le siège où je venais de me laisser tomber, Marthe, ma chère Marthe, s'approcha de moi, me prit la main et me dit de sa voix douce :

« — Ne vous désolez pas, David ; cette accusation n'est peut-être pas fondée. Il paraît que M. Varin, l'intendant, a trouvé une erreur dans les écritures de votre frère, mais cette erreur n'était peut-être qu'involontaire. Espérez que tout s'arrangera.

« — En attendant, reprit le père Dervieux en redressant sa haute taille, tant que votre frère sera en prison, David, tant que son innocence n'aura pas été démontrée, vous comprenez, n'est-ce pas, que vous ne pouvez épouser Marthe ?... »

« Jo me retirai sans dire un mot. Il me semblait que ma tête était vide ; il m'était impossible de rassembler deux idées. C'est à peine si j'entendis la douce voix de ma fiancée qui me répétait :

« — Ayez confiance, David, confiance et courage ! »

« Depuis quinze ans que je fais le métier de chasseur, je me suis trouvé souvent dans des situations bien terribles. J'ai vu la mort de près plus de vingt fois. J'ai été attaché par les Sioux au poteau de torture... Mais je vous jure, monsieur le marquis, que jamais je n'ai souffert comme à cette heure affreuse. Vous savez que je ne manque ni de courage ni d'audace. Eh bien ! je me sentais anéanti comme si j'avais reçu sur la tête un coup de massue. — Mon frère un voleur ! Le fils de Vincent Kerulaz en prison ! Il y avait de quoi devenir fou. Et ma pauvre Marthe que j'aimais tant !... qui, la veille encore, brodait son bonnet de mariage ! Et cette vie de calme, de repos, de bonheur que j'avais rêvée !... Tout cela perdu, perdu pour moi !

« Au bout d'une heure, je revins à moi. — Ce n'est pas le moment de pleurer comme une femme, me dis-je, il faut agir. Je courus à la prison de Québec. Le gardien, qui m'avait vu deux ou trois fois chez le père Dervieux, son ami, ne fit pas de difficulté pour m'introduire dans cet horrible endroit. Ce que j'éprouvai, moi habitué à la libre vie des prairies et des déserts immenses, en voyant ces grands murs, ces verrous, ces grillages, je ne vous le dirai pas. Il me semblait que j'étouffais là-dedans. Sans dire un mot, le gardien me conduisit devant une petite porte cadenassée et couverte de barreaux de fer. Il fit jouer les verrous et mit une grosse clef dans la serrure. Je ne vis d'abord rien dans la cellule où j'étais entré ; il y faisait tout noir. Mais j'entendis un cri douloureux qui me déchira l'âme et, en même temps, deux bras me serrèrent convulsivement le cou.

« — David ! David ! criait mon pauvre frère en se pressant contre moi, je suis innocent !... »

« Je regardai autour de moi, éperdu, terrifié... Des murs noirs et luisants d'humidité, un peu de paille et, tout en haut, une lucarne grillée à travers laquelle arrivait un faible rayon de lumière. Mon Dieu ! est-il possible que les hommes infligent à leurs pareils de semblables supplices ? Vrai, monsieur le marquis, j'aime mieux le poteau de torture des Indiens.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : « Feuilleton Illustré, Boite 1086 B. P. »

MORNEAU & C^{ie}, Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL

LA DUCHESSE DE NEMOURS

QUATRIÈME PARTIE.

VII

MYSTÈRES DU CŒUR—(Suite et fin.)

Tranquille réunit les têtes des deux jeunes gens sous un même baiser.

— Soyez remercié, mon Dieu, s'écria-t-il, les voici, jeunes et forts, dans mes bras! Je sens la vie couler à flot dans mes veines, nous resterons ensemble, toujours, toujours!

Il ne parla plus, les cœurs émus de ses enfants battaient contre le sien, il croyait deviner les joies du ciel. Madame Isabelle pria à l'autre bout de la chambre, la Pavot glissait ses regards effrayés par le carreau de la porte, un silence profond régnait.

— Il n'y a plus qu'une minute! dit la tavernière qui suivait l'horloge suspendue aux murailles de la pièce voisine.

Un mouvement se fit du côté de la retraite où l'on entendait toujours par intervalles les gémissements furieux de Vincent Tarquin.

La Pavot s'élança vers la duchesse Isabelle qui chancelait demi-morte et répéta d'une voix éteinte:

— Il n'y a plus qu'une minute!

Tranquille écarta ses deux enfants à droite et à gauche, et passa ses mains sur son front lentement.

— Il n'y a plus qu'une minute? répéta-t-il à son tour, comme s'il eut cherché en vain le sens de cette parole.

Il regarda tout autour de lui; on eut pu suivre sur son visage le travail de l'angoisse qui remplaçait peu à peu l'extase de la joie paternelle.

— Seigneur Jésus, murmura-t-il, pourquoi ne suis-je pas mort, avant d'avoir trempé mes lèvres à cette coupe de bonheur et d'amour?

— Approche, Andréol, mon fils, reprit-il en changeant de voix. Viens ici, ma petite Marie. Vous voyez bien que cette pauvre femme souffre, et qu'elle n'a plus la force de prier Dieu, (il montrait du doigt la duchesse Isabelle); Marion, votre mère, était la dernière des vassales de son manoir, et pourtant cette pauvre femme, — cette noble princesse ne dédaignait pas Marion, votre mère. En ce temps-là, toute fière, toute jeune, toute heureuse, elle avait déjà la miséricorde des âmes saintes. Quand Marion rendit sa vie au Seigneur, le nom de madame Isabelle vint le dernier sur sa lèvre, car madame Isabelle avait été sa providence ici-bas:

— Que Dieu ait pitié de celle que notre mère aimait! murmurèrent Jean et Blanche.

Des pas lourds résonnèrent sur les dalles de la chambre voisine et l'on entendit la voix de Tarquin qui criait:

— Annibal! qu'on aille chercher mon cousin Annibal.

Il y eut encore un instant de tumulte, puis la voix de Tarquin, haletante et semblable à un rugissement, dit encore:

— Si c'est ma dernière heure qui sonne, je ne m'en irai pas seul!

L'heure sonnait en effet. Au premier coup du timbre, la duchesse Isabelle se leva toute droite, comme ces somnambules qui n'ont pas la conscience de leurs mouvements. Chaque coup qui tintait la frappait au cœur. Elle vint jusqu'au milieu de la chambre d'un pas incertain et inquiet. Il y avait de la folie dans ses yeux.

Tranquille et la Pavot s'avancèrent en même temps vers elle pour l'empêcher de tomber à la renverse. D'un geste plein d'égarément elle repoussa la tavernière, qui se recula effrayée.

— Tranquille! Tranquille! dit-elle en saisissant les deux mains du pédagogue, j'ai toute ma raison, et ce n'est pas le délire qui dicte mes paroles. Entends-moi bien!

Elle baissa la voix et ajouta en l'attirant avec violence:

— Tu as fait un rêve extravagant... je le sais! Je le sais!

Tout le sang de Tranquille reflua vers son cœur.

— Madame!... voulut-il dire.

— Tais-toi!... Ecoute: moi, Isabelle d'Armagnac, duchesse de Nemours je te jure, sur mon salut, que si tu sauves mon fils, je serai ta femme!

Tranquille dégagea ses mains. La duchesse ne se trompait pas, Tranquille avait fait ce rêve, le pauvre misérable, mais dans le regard qu'il jeta sur elle, il y eut de l'horreur.

— Que Dieu vous pardonne, Madame, murmura-t-il, pour avoir voulu acheter la conscience d'un pauvre homme! Ceux-là sont mes enfants comme Jean d'Armagnac est votre enfant. Que Dieu vous pardonne, Madame!

La duchesse Isabelle s'affaissa sur ses genoux. Tranquille ne la releva point.

— La veuve d'Armagnac ne m'a rien dit, prononça-t-il avec une douloureuse sévérité. J'ai dû rêver ce que je viens d'entendre, moi qui rêve si souvent... Si ce jour a pour nous un lendemain, je ne me souviendrai pas de vos paroles, Madame.

Le front de la duchesse Isabelle toucha la poussière qui couvrait le carreau.

Tranquille retourna vers ses enfants qui n'avaient rien entendu de cette scène. — Jean et Blanche écoutaient ce qui se disait dans la chambre voisine, où était Tarquin.

Tarquin cria:

— Je ne veux pas de glaive! Des haches!

Au son de sa voix on devinait le grincement de ses dents de hyène.

— Lève-toi, Andréol, lève-toi, Marie, dit Tranquille qui avait le front calme et grave. Andréol, tu as vécu parmi les gentilshommes, tu connais les saintes lois de l'honneur. Si le maître, à qui l'on doit sa vie, vous insulte profondément et cruellement, lui doit-on encore sa vie?

— Toujours! répondit Jean le Brun.

Tranquille respira longuement, et jeta un regard vers la duchesse Isabelle qui venait de l'insulter.

— Andréol, poursuivit-il en mettant la main sur l'épaule de son fils, tu connaissais Jean d'Armagnac avant de me connaître. Ce n'est pas moi qui t'ai dit de l'aimer.

— Je le chéris comme un frère! s'écria le jeune homme.

— Ne m'interromps pas! Tarquin nous a donné une minute de trêve: il ne nous en donnera pas deux.

— Marie, continua-t-il en appuyant son autre main tremblante sur l'épaule de la jeune fille et en l'attirant auprès de son frère, Dieu a mis Jean d'Armagnac sur ton chemin, tu l'as choisi pour fiancé alors que tu te croyais une noble dame et que tu le croyais, lui, un pauvre abandonné: Tu l'aimes donc bien, ma fille?

— Je l'aime plus que ma vie! répondit Blanche.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, murmura Tranquille en levant ses grands yeux humides vers le ciel. Mon fils et ma fille, voici la main du bourreau qui entr'ouvre la porte; vous pouvez sauver Jean d'Armagnac en mourant pour lui.

Jean et Blanche se prirent tous les deux par la main.

— Nous voulons mourir pour Jean d'Armagnac! s'écrièrent-ils d'une même voix.

La duchesse Isabelle entendit; elle se traîna vers eux, la pauvre mère, sur ses genoux et sur ses mains.

La porte était ouverte; Vincent Tarquin, dont le visage bouleversé n'avait plus rien d'humain, entra dans la chambre suivi de trois misérables qui portaient des haches affilées.

— Eh bien! s'écria-t-il, as-tu réfléchi frère Tranquille?

Tranquille embrassa ses deux enfants qui l'entendirent murmurer avec une amertume poignante, ces paroles dont il ne leur était point donné de comprendre le sens:

— Tout aux uns, rien aux autres!

Puis Tranquille marcha vers Vincent Tarquin, en s'appuyant toujours sur les épaules de Jean et de Blanche. La duchesse Isabelle retrouva la force de s'élançer entre eux et les bourreaux.

— Pitié! s'écria-t-elle. Pour leur vie, Vincent Tarquin, je te promets tout ce qu'Armagnac possède et possèdera!

L'Italien eut un sourire de damné.

— Leur vie est entre leurs mains, répondit-il. Où est Jean d'Armagnac?

Tranquille et ses deux enfants gardèrent le silence.

— Ecartez cette femme: commanda Tarchino.

Les soldats se saisirent de madame Isabelle, qui s'attachait aux vêtements de Blanche.

— Ma fille! ma fille! criait-elle, celle-là est ma fille!

— A la besogne! vociféra Tarquin, avec un rugissement où se mêlaient la douleur atroce et l'ivresse de la vengeance.

Tranquille attira ses deux enfants contre son cœur et récita sur eux le « do profundis » à haute voix.

Les bourreaux levèrent leurs haches.

A ce moment un grand bruit se fit au dehors et l'on entendit une voix qui criait avec l'accent d'Italie:

— Vincenzo! mon cousin Vincenzo Tarchino!

Tarquin se redressa tout chancelant, car il semblait n'attendre que sa vengeance assouvie pour tomber mort. Un éclair d'espoir superstitieux ranima son regard. Il n'avait pas cessé d'un seul instant d'attendre Annibal.

— C'est lui, murmura-t-il. C'est enfin lui! il peut encore me sauver! Vite! ouvrez la porte à mon cousin Annibal!

Maître Annibal Cola, c'était lui en effet, s'élança dans la chambre et recula en voyant les haches levées; il se tourna vers le dehors et cria de toute sa force:

— A l'aide! Monseigneur! il n'est pas trop tard!

VIII

BON PARENT

Pendant le quart d'heure de grâce, accordé à Tranquille pour réfléchir, tandis que Tarchino se tordait, appelant à grands cris son cousin Annibal, ce fidèle parent revenait justement vers l'auberge, sans se presser.

Il songeait avec mélancolie à la méchante tournure que prenaient les affaires, quand il avisa, sur le grand chemin, entre le château et l'auberge, un crieur d'armes à cheval escorté de ses sonneurs.

De l'endroit où il était, Annibal aurait presque pu entendre la voix de son cousin qui l'appelait. Les sonneurs embouchèrent leurs trompettes, et maître Annibal continua son chemin.

« — De par le roi, dit le crieur d'armes, quand les sonneurs se turent, au nom de mon seigneur, Louis, duc d'Orléans, il est promis bonne récompense à quiconque découvrira la retraite de Jean d'Armagnac et de la duchesse Isabelle, sa mère. »

Maître Annibal s'arrêta court; il avait quelque chose en

tête. Comme les sonneurs s'éloignaient il put ouïr distinctement, cette fois, à travers les fenêtres de l'auberge, les cris désespérés de Tarchino.

Annibal Cola fit comme le chien de Jean Nivelles, il s'enfuit à toutes jambes et rattrapa le crieur d'armes.

— Je veux gagner la récompense, dit-il; qu'on me conduise à monsieur Louis!

— Suivez-nous donc, mon maître, lui répondit le crieur.

Mais ce n'était pas le compte d'Annibal, qui sauta en croupe et s'écria d'une voix impérieuse:

— Au galop! s'il vous plaît de sauver la vie du jeune duc et de sa mère!

Les éperons du crieur d'armes touchèrent les flancs de son cheval, et quelques minutes après il était introduit à l'intérieur de la tourelle qui flanquait la porte Buey.

Dans une petite chambre ronde, éclairée par deux meurtrières, Louis d'Orléans, harassé de fatigue, était assis sur un billot; non loin de lui, Jérôme Ripaille dormait, étendu sur le sol nu, la tête appuyée contre la muraille.

A la vue du crieur d'armes, Louis d'Orléans se leva de son billot.

— M'apportes-tu des nouvelles? demanda-t-il avec empressement.

— Voici un homme qui veut gagner la récompense, répondit le crieur.

Certes, il y avait bien quelque petit désordre dans le costume d'ordinaire si magistral et si pompeux du plus beau des barbiers étuivistes, mais ce désordre pouvait passer pour un effet de l'art, en un jour de bataille.

— Parle! que sais-tu? lui cria de loin le duc Louis.

— Monseigneur, répondit Annibal avec un geste élégant, je sais tout ce que vous désirez savoir.

— Parle donc! répéta le duc d'Orléans, qui n'était pas patient de sa nature.

Maître Annibal appela sur sa lèvre un sourire rempli de dignité.

— Que monseigneur me pardonne, dit-il en arrangeant les plis de son manteau, avant de parler, il me semble juste que je sache quelle est la récompense promise?

Louis d'Orléans fronça le sourcil.

— Cent nobles d'or! répliqua-t-il brusquement.

Annibal releva sa magnifique tête de faquin.

— Monseigneur me prend pour un autre! murmura-t-il d'un accent offensé.

— Ecoute! dit le duc d'Orléans, dont la voix tremblait déjà de colère, je te donnerai deux cents nobles, si tu parles tout de suite. Et si tu ne parles pas tout de suite, je vais te faire pendre!

Maître Annibal ne broncha pas; son sourire devint au contraire plus suave.

— Je ne m'étais pas trompé, reprit-il, monseigneur me prend pour un autre. Je suis, il est bon que monseigneur le sache, le célèbre Annibal Cola des Seigneurs de Calvi au pays de Capoue. A Naples, on pourrait vous dire quelle est la puissance de mon illustre famille...

— Jérôme!... interrompit le duc d'Orléans avec violence.

Le soldat se mit sur ses pieds en sursaut, il tira son épée à tout hasard, avant même de frotter ses yeux chargés de sommeil.

Maître Annibal Cola ne l'avait point remarqué; une légère expression d'inquiétude vint assombrir son visage, mais il se remit tout de suite.

— Voici justement un vaillant homme d'armes, dit-il sans perdre son sourire, qui pourra me donner son témoignage, et dire qui je suis.

— Tu connais ce bavard ? demanda le duc à Ripaille.

— Oui bien, répondit celui-ci, c'est l'ancien barbier de Graville.

— Fais-le parler !

Jérôme s'approcha aussitôt de l'Italien. Celui-ci prit un air encore plus aimable.

— Monseigneur, dit-il, à l'instant où je vous parle le jeune duc et sa mère sont entre la vie et la mort. Le temps de me mettre à la torture, il serait trop tard pour les secourir.

Louis d'Orléans hésita.

— Qui donc pourrait assassiner un enfant et une femme ? murmura-t-il.

— Vincenzo Tarchino... commença maître Annibal.

— Sur notre salut, monseigneur, s'écria Ripaille à ce nom, donnez à cet homme tout ce qu'il vous demandera !

— Dis-nous donc ce que tu veux, prononça le duc d'Orléans avec répugnance.

Car, dès qu'il s'agissait d'argent, ce prince chevaleresque à tant d'autres égards, se faisait tirer l'oreille. Maître Annibal n'abusa point de sa victoire.

— Je me contenterai de mille nobles d'or, répondit-il, et de l'emploi de barbier étuviste près de la cour, quand votre altesse sera roi de France !

— Roi de France ! répéta le duc Louis en pâlisant.

— Ceux qui lisent dans les astres peuvent faire de ces marchés-là, monseigneur, répliqua maître Annibal, qui s'inclina cette fois jusqu'à terre.

L'instant d'après, le duc d'Orléans et Jérôme Ripaille, accompagnés de Cola, et suivis par une douzaine de lances, galopèrent à travers les prés Saint-Germain. Maître Annibal entra le premier, comme nous l'avons dit, dans l'auberge du père Pavot.

Tarquin devina tout de suite qu'il n'était pas seul. Avant même qu'Annibal fit appel à ceux qui le suivaient, Tarquin ivre de rage, et désignant du doigt Jean le Brun, s'écria :

— A celui-là, qui m'a pris ma main droite ! sur votre vie, que celui-là du moins ne puisse pas m'échapper !

Les trois soldats, armés de haches, se précipitèrent à la fois sur Jean le Brun.

L'ancien page et Tranquille étaient sans armes, car Vincent, avant de se retirer pour la première fois, avait ordonné qu'on leur enlevât leurs épées ; toute résistance était impossible, et cependant Tranquille, couvrant son fils de son corps, opposa ses deux bras étendus aux haches levées. Blanche et madame Isabelle s'étaient jetées au-devant des soldats ; durant une seconde ceux-ci furent obligés de lutter pour arriver jusqu'à leur victime.

C'était assez d'une seconde. Un cliquetis de fer se fit à la porte.

— Armagnac ! Armagnac ! cria le duc d'Orléans, qui fendit, d'un revers, jusqu'aux épaules, le crâne d'un des soldats de Vincent Tarquin.

Un autre avait la poitrine traversée d'outre en outre par le vaillant estoc de Jérôme Ripaille.

Vincent avait fait un effort suprême pour soulever son épée ; il était là, tremblant et livide, l'écume aux lèvres, la rage folle dans les yeux. Les hommes d'armes d'Orléans obéirent à l'ordre de Jérôme. Ce fut la main de Dieu qui frappa Vincent Tarquin. Il tomba ; pendant que ses ongles saignants grattaient et

déchiraient la terre, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, sa bouche, distendue, fit un dernier blasphème, et son cadavre, hideusement contourné par la convulsion suprême, se raidit dans la boue sanglante. Il ne fut point pendu qu'après sa mort. Ripaille l'accrocha par les pieds à la porte d'une étable.

IX

LA RÉCOMPENSE DE TRANQUILLE

Et maintenant, selon la tradition du pays d'Armagnac, cette histoire eut un dénouement bien étrange. Jean d'Armagnac et sa mère, unissant et mêlant les sentiments de leurs grands cœurs, voulurent donner au dévouement du pauvre Tranquille une récompense que la sagesse des hommes aurait jugé peut-être extravagante.

On dit en effet là-bas, du côté de Mirande, que Jean d'Armagnac, duc de Nemours et la duchesse Isabelle, se souvenant de la promesse faite à l'heure d'un terrible danger, et tenant compte à Tranquille de tout, même de son refus, lui offrirent d'un commun accord ce prix qui aurait tenté l'ambition des plus hauts barons du royaume ; la main de la veuve d'Armagnac.

On dit aussi que ce prix ne fut point offert à Tranquille en cachette, mais publiquement et après un solennel débat qui eut lieu en grande assemblée de famille où siégeaient les parents et alliés d'Armagnac. Foix, d'Albret, Clèves et Louis d'Orléans lui-même. Ce fut dans cette assemblée de famille que François de Clèves, veuf et sans enfant adopta la fille de Tranquille, madame Blanche qui fut ainsi Clèves. « Comme la greffe est l'arbre, » et put devenir, sans qu'il y eut mésalliance, la femme de notre Jean le Blond, couronné duc de Nemours.

La légende Mirandaise ajoute que Tranquille refusa dans le bonheur comme il avait refusé dans le malheur.

Peut-être n'avons-nous pas su rendre cette figure qui, derrière un voile mystérieux et parfois touchant au grotesque, avait son auréole de noble beauté, — et dans laquelle ceux qui cherchent, à travers le passé, les jalons au moyen desquels l'humanité marque ses étapes parcourues, découvriront le rayon des sublimes chrétiennes : Cette haute, cette humble, cette pacifique beauté que sait traduire le génie des peintres catholiques ; la beauté des saints, la beauté des martyrs.

La légende ajoute encore que le jour même du mariage de Jean d'Armagnac avec Marie de Clèves (c'était le nouveau nom de madame Blanche), Tranquille, dépouillant le manteau de velours dont on l'avait affublé après la victoire, s'enfuit à Paris revêtu de sa pauvre soutanelle, et gagna, le bâton à la main, les montagnes de l'Armagnac.

Il fut longtemps à faire la route, des semaines peut-être, et se reposa tout un jour, assis la tête entre ses mains, sur une pierre moussue et surmontée d'une croix où était le nom de Marion sa femme.

Au soir, il frappa de son bâton le seuil du couvent de Mirande où il entra pour n'en plus sortir.

La légende dit enfin qu'en l'année 1499, madame Isabelle, duchesse douairière de Nemours, fit don d'un cercueil d'argent à Saint Benoit de Mirande, où il était mort récemment un moine du nom de dom Andéol.

Bien mince événement pour cette illustre année qui vit le duc d'Orléans, (Louis XII) succéder au petit roi Charles VIII et rappeler au trône de France Anne de Bretagne, deux fois reine.